

Ariane de SAXCÉ

Appropriations culturelles en Asie du Sud aux débuts de notre ère

Le commerce maritime qui prend son essor entre la Méditerranée et l'Asie du Sud durant les premiers siècles de notre ère a vu se développer dans son sillage des interactions culturelles et artistiques, décelables dans le matériel archéologique conservé en Inde du Sud et à Sri Lanka. Nous souhaitons proposer ici une synthèse des principaux aspects de ces contacts, en mettant en évidence l'importance du contexte géopolitique régional dans l'appropriation d'objets ou d'œuvres d'art venus d'horizons culturels lointains.

Contexte historique et conceptuel

Si les navigateurs arabes et indiens ont toujours su exploiter les particularités des vents de mousson, les marins gréco-romains, en revanche, ne commencent à tirer parti de ce phénomène pour une navigation hauturière directe qu'à partir de la fin du II^e s. av. n.è.¹, avancée désignée souvent sous le vocable trompeur de « découverte de la mousson² ». Le phénomène météorologique était en réalité connu au moins depuis l'époque d'Alexandre. Par la suite, les contacts entre Indiens et Gréco-Égyptiens en Inde du Nord et en Égypte ont pu favoriser la diffusion de connaissances topographiques, permettant aux géographes d'orienter la péninsule indienne en une position nord-sud³ (au lieu d'est-ouest précédemment). Les marins purent donc tenter la traversée directe depuis la côte africaine ou arabe, en suivant le 14^e parallèle, sans craindre de manquer leur destination⁴.

Trois routes principales étaient alors privilégiées par les marchands : l'une vers les bouches de l'Indus, la seconde vers le golfe de Cambay et la troisième vers l'extrême sud de l'Inde (ces deux dernières étant celles qui nous intéressent dans cet article, pour rejoindre le Deccan d'une part et le Tamiḷakam d'autre part, où étaient échangés également les objets de Sri Lanka). Pour tirer parti au mieux des vents de mousson, il s'agissait de partir d'Égypte en juillet pour atteindre l'Inde en septembre, de rester environ un mois pour commercer, et d'utiliser la mousson d'hiver à partir de novembre pour repartir⁵.

Ainsi, si l'Inde du Nord et l'Afghanistan ont été le théâtre d'une implantation de la culture grecque par l'occupation physique du territoire, ce qui a donné lieu notamment à l'art gréco-bouddhique du Gandhāra⁶, il n'en est rien dans le Sud, où la présence méditerranéenne est beaucoup plus diffuse et réduite à quelques groupes sociaux, pratiquant le commerce ou résidant sur le territoire de façon permanente. Au Tamiḷakam (Tamil Nadu et Kerala, au sud de la péninsule indienne), les *Yavana* (étrangers méditerranéens) semblent confinés à des fonctions sociales bien délimitées et à des quartiers réservés dans les villes portuaires. Il est possible que certains marchands se soient établis à résidence⁷ afin de faciliter les transactions, pendant que d'autres s'installaient comme gardes⁸, charpentiers⁹ ou artisans¹⁰. Dans le Deccan (Inde centrale), les *Yavana* paraissent plus

intégrés dans la société locale, par leur participation aux réseaux commerciaux, qui s'appuient sur les structures organisationnelles bouddhiques : dans les centres de commerce et les lieux urbains d'interaction, l'idéal bouddhique d'organisation sans caste a pu favoriser les transactions entre divers groupes sociaux, ainsi qu'avec les étrangers¹¹. Les *Yavana* pouvaient ainsi être plus facilement intégrés dans les échanges et les réseaux indigènes, voire adhérer à l'idéologie bouddhique ou jaïn, comme en témoignent les noms sanskritisés qu'ils ont souvent adoptés sur les inscriptions¹².

Dans ce contexte, le concept d'appropriation, issu de l'anthropologie et de l'histoire de l'art, nous a paru fécond pour décrire le matériel qui nous intéresse. Ce dernier n'a pas ou peu été étudié jusqu'à présent et a plutôt fait l'objet de l'identification d'imports et d'imitations¹³ ou d'une recherche de parallèles iconographiques dans le monde gréco-romain¹⁴. Il n'a pas été abordé en termes de transferts culturels¹⁵, métissage¹⁶ ou appropriation. Ceux-ci permettent de rompre avec le concept d'influence¹⁷, réducteur en ce qui concerne « l'agentivité » de la culture d'accueil, surtout en l'absence de présence permanente sur le territoire. Le premier concept nous est utile en ce qu'il met l'accent sur la matérialité de l'échange et sur sa réciprocité, le second sur la décontextualisation des objets et les créations innovantes qui s'ensuivent. La dernière notion, issue de contextes contemporains, sert à décrire la façon dont certains artistes se réfèrent à d'autres et englobent une part de leur production dans la leur¹⁸, ou bien à rendre compte de phénomènes d'emprunt d'une culture dominante à un groupe minoritaire, dont elle « s'approprie » les objets ou les coutumes. Cette acception s'applique bien au contexte de l'Inde du Sud et de Sri Lanka, où l'on peut imaginer le désir du groupe dominant face à des pratiques exotiques issues d'un groupe minoritaire – les *Yavana*, qu'ils soient bien intégrés dans les réseaux sociaux comme au Deccan ou plus isolés comme au Tamilakam.

Dans les deux cas, leur venue a laissé des traces matérielles nombreuses qui témoignent de l'assimilation d'un certain nombre de traits artistiques ou de pratiques culturelles, différenciés selon le contexte géo-politique. Nous nous attacherons ici en particulier aux objets portatifs, les plus susceptibles de voyager avec les marchands et de se diffuser aisément sur un large territoire. Le matériel préservé en Inde du Sud et à Sri Lanka comprend des ornements : pendentifs reproduisant des monnaies (*bullae*), bijoux divers (bagues, pendants d'oreilles), et des terres cuites : céramique moulée (*oldmade ware*), figurines. Après une brève présentation de ce matériel et de son contexte, nous réfléchirons aux diverses modalités d'appropriation : emprunts de motifs, transferts de techniques et/ou de *media*, assimilation d'usages.

Présentation du matériel

Les nombreuses monnaies romaines retrouvées sur les territoires indien et sri lankais ont fait l'objet de reproductions en terre cuite, assorties d'un ou deux trous afin de les porter en pendentif. L'historiographie a pris l'habitude de les nommer *bullae* en référence aux pendentifs circulaires en terre cuite que portent les enfants romains pour leurs fonctions apotropaïques. La plupart d'entre elles se rapporte à des types de monnaies du 1^{er} siècle de n.è. des empereurs Auguste et Tibère. Cependant, leur contexte stratigraphique dans des couches archéologiques plus tardives pouvant être datées jusqu'aux II^e-III^e siècles indique l'usage prolongé de ce type d'ornement, alors que les monnaies originales se faisaient rares à cette époque. De même, leur répartition géographique dans des régions à l'intérieur des terres en Inde centrale (Deccan), loin des côtes et de l'extrême sud où la majorité des monnaies ont été mises au jour, suggère la production de ces pendentifs dans un contexte de difficulté d'accès aux originaux. Tout porte à considérer ces moulages de terre cuite non seulement comme un substitut peu coûteux à des bijoux luxueux pour les catégories de population qui ne pouvaient pas se les offrir mais aussi comme un moyen de s'approprier un type d'objet qui n'était pas ou presque pas accessible, tous niveaux sociaux confondus.

Les autres bijoux dont la création locale s'apparente à des prototypes méditerranéens comprennent des ornements d'oreilles, une fibule, des bagues de type *key ring*, des intailles figurées, des bagues inscrites. À l'inverse des terres cuites, le corpus des bijoux conservés en pierre et en métal précieux est prioritairement réparti au Tamiḷakam et au Sri Lanka, et très peu représenté dans le Deccan. Leur découverte fortuite, pour beaucoup dans le lit du fleuve Amaravati près de la capitale ancienne de Karur, rend leur datation difficile en l'absence de contexte archéologique fiable. Les parallèles iconographiques avec des types méditerranéens suggèrent des fourchettes de datation, pour la plupart dans les premiers siècles de n.è., tandis que la paléographie permet de dater les bagues inscrites entre le II^e s. av. n.è. et le II^e s. de n.è., moment des premiers contacts maritimes avec les marchands méditerranéens.

Les terres cuites de notre corpus comprennent des céramiques moulées (ou « *mold-made ware* »¹⁹), ensemble peu homogène de bols et de lampes produits dans la région du Deccan. Elles sont fabriquées pour la plupart à l'aide d'un double moule et présentent des décors en relief de diverses natures, dont l'exemple le plus emblématique est le bol à godrons. Leur découverte en stratigraphie²⁰ nous invite à penser que cette production a pu remonter jusqu'au II^e et au I^{er} siècle av. n.è., et se prolonger après les débuts de notre ère, notamment pour les exemples en kaolin, toujours issus de couches plus récentes. En Méditerranée, les bols athéniens produits dans les années 220 av. n.è. sont les premiers types qui présentent un décor similaire (pétales, points, lotus) ; puis vient le corpus délien qui s'étale entre 166 et 69 av. n.è.²¹. Leur technique de moulage est toutefois différente : alors que les bols athéniens sont fabriqués à partir d'un seul moule à l'intérieur duquel sont poinçonnés les motifs désirés²², les productions du Deccan emploient le moule bivalve : deux moules sont accolés face à face de façon à donner la forme voulue, laissant une jonction visible au milieu du vase. Plus que des bols déliens, les formes créées ainsi se rapprochent de la vaisselle de métal, notamment les bols hellénistiques produits à partir du IV^e s. av. n.è. et durant les III^e et II^e siècles. Des exemplaires sont attestés dans l'Égypte ptolémaïque jusqu'au I^{er} s. av. n.è.²³. Leur décor offre lui aussi des similitudes notables avec les bols moulés du Deccan. Les liens commerciaux étroits de l'Égypte avec la côte ouest de l'Inde auraient pu faciliter ce passage de relais, avec un transfert de matériau, de même que pour les *bullae* dans cette même région.

Enfin, de nombreuses figurines de terre cuite et de kaolin ont été mises au jour, tant sur les sites du Deccan que sur ceux du Tamiḷakam. Celles du Deccan apparaissent un peu plus tard que les bols (après les débuts de notre ère), utilisent la même technique et se concentrent sur les mêmes sites. Celles du Sud sont pour la plupart hors contexte et peuvent être datées stylistiquement par comparaison avec des types semblables issus d'autres régions. Elles présentent des parallèles intéressants avec les séries alexandrines. Différents modes de transmission peuvent être envisagés pour ces productions (archétype, surmoulage, etc.) : notons en particulier la présence de motifs similaires sur des pesons de balance²⁴, tissant le lien entre commerce et créations artistiques.

Emprunts de motifs

Un certain nombre d'objets, incluant bijoux et figurines, témoignent de l'appropriation de motifs, réinterprétés et insérés dans un contexte local.

C'est par exemple le cas de certaines *bullae* qui reproduisent des monnaies de Tibère (fig. 1), en lui prêtant des traits qui évoquent le souverain Sātavāhana Vasiṣṭhiputra Siri Sātakarṇi (Deccan, première moitié du I^{er} siècle de n.è.)²⁵ : le profil se démarque par un sourcil proéminent, un nez allongé aux narines saillantes, des lèvres charnues, des boucles très rondes bien dessinées. Les traits de l'un et de l'autre se mêlent jusqu'à incarner simplement la fonction souveraine, susceptible de donner une aura suffisante au bijou ainsi formé et à son porteur. Souverain puissant, Vasiṣṭhiputra Siri Sātakarṇi installe sa capitale à Paithan et l'Empire voit sous son règne une période de prospérité²⁶ :



1.



2a.



2b.

Fig. 1. *Bulla* au type de Tibère (portrait au droit, Livie assise au revers), Paithan, musée de site (échelle 1/1).

Fig. 2a et 2b. Intailles en cornaline, Abhayagiri vihara, Sri Lanka.

Fig. 3. Figurine de jeune garçon rappelant Harpocrate, provenant d'Arikamedu, musée Guimet.

Fig. 4. Figurine de terre cuite, région de Thanjavur, collection privée (échelle 1/1).



4.



3.

il paraît donc significatif que les portraits de « Tibère » tendent à se fondre avec le sien, en un processus d'assimilation où les modèles premiers et originaux avaient sans doute déjà disparu depuis longtemps. La fonction apotropaïque de la *bulla* – où sont aussi représentés des *yakshas*, lotus ou *Gaja Lakṣmī* – se trouve renforcée par les portraits des *Yavana* ou du souverain.

Toujours dans l'ordre de la parure, on observe sur des ornements d'oreilles en bronze une coiffure inhabituelle en Inde, qui suggère celle de l'Aphrodite du Capitole : deux bandeaux de part et d'autre du visage assortis de deux mèches ramenées en un nœud au sommet de la tête. Il s'agit d'une déclinaison hellénistique de l'Aphrodite de Cnide de Praxitèle du 4^e s. av. n.è. et on en trouve notamment de nombreuses occurrences sur les attaches de vases en bronze en forme de tête de Ménade au 1^{er} siècle de n.è. dans la région pompéienne. C'est le moment où une figurine d'ivoire indienne²⁷ atteint Pompéi et où des bronzes napolitains parviennent dans le Deccan, à Kolhapur²⁸. Il est donc envisageable que d'autres vases portant des décors différents, incluant des Ménades, aient pu atteindre la péninsule et trouver une adaptation locale sous forme de bijoux. Par ailleurs, l'époque hellénistique dans le monde méditerranéen a vu se développer une vogue de boucles d'oreilles en forme de visage, incluant en particulier des têtes de Nubiennes, représentant ainsi par une touche exotique l'ensemble du monde connu²⁹.

Si l'on inverse le phénomène, il paraît tout à fait cohérent que, par volonté de prise en compte totale du monde ou par simple souci de représentation des « choses rares », ce soient les visages des *Yavana* qui aient trouvé leur place sur certains ornements, tandis que d'autres représentent des coiffures plus typiquement locales³⁰.

De même, deux intailles en cornaline découvertes à Sri Lanka, dans l'Abhayagiri vihara à Anuradhapura, nous intéressent pour des raisons similaires : l'une, par le physique svelte et sensuel, le fort déhanché, les mains sur les hanches et la transparence de la jupe, évoque les reliefs indiens d'Amaravati (**fig. 2a**), tandis que l'autre, caractérisée par le port d'une tunique ceinturée à la taille et d'une étole retombant sur les coudes, correspondrait bien à une Ménade ou à l'une des Néphélées (**fig. 2b**). Seule la suggestion du mouvement de l'étoffe sur les mollets, par des lignes courbes, marque une touche personnelle du graveur, alors que cette ligne est généralement droite. Alors que la première est une représentation typique de figure féminine à l'époque, la seconde, découverte au même endroit et gravée avec la même technique sur le même matériau, inclut dans le contexte local une figure de l'altérité.

Enfin, mentionnons une figurine de jeune garçon découverte à Arikamedu, qui rappelle Harpocrate par certains aspects (**fig. 3**). Il s'agit d'un portrait en pied, conservé au musée Guimet, représentant un jeune garçon nu, doté d'une haute coiffure, tenant dans la main gauche un oiseau. Il n'effectue pas le geste traditionnel d'Harpocrate de porter son index droit jusqu'à sa bouche mais certains parallèles peuvent néanmoins être établis : le déhanché sur sa gauche, la jambe droite légèrement fléchie, la coiffure qui évoque le *pschent*, l'amulette autour du cou. Ces éléments se retrouvent par exemple sur une statuette de Basse Égypte convoquée par G. Lecuyot comme un parallèle à une découverte de Bactriane³¹. La divinité était en effet connue en Asie centrale³². En revanche, sur cette statuette-ci, la ceinture autour des hanches ainsi que l'oiseau tenu sur le bras gauche sont des traits résolument indiens. Certaines figurines du Bengale présentent les mêmes caractéristiques, ainsi qu'un nombre important de celles de Ter (Maharashtra). On peut penser également aux représentations de Skanda et de son coq³³ dans l'art du Gandhâra entre le I^{er} et le III^e siècle de n.è. L'oiseau se substitue dans notre cas à la corne d'abondance d'Harpocrate, en remplacement d'un attribut par un autre, faisant de cette petite figurine de terre cuite un exemple particulièrement intéressant de syncrétisme.

Au Tamilakam également, un petit nombre de figurines de terre cuite montrant des visages coiffés de tresses et de hauts chignons (**fig. 4**) sont interprétées parfois comme des représentations de Dakṣiṇāmūrti³⁴. Or, on peut noter la grande proximité de ces types avec les figurines féminines égyptiennes profanes du II^e siècle de n.è.³⁵, alors que les représentations de Dakṣiṇāmūrti sont plus tardives et présentent une chevelure détachée, en longues mèches sur les épaules, à Kanchipuram par exemple³⁶, qui ne correspond pas au tressage dense et près du crâne de ces petites figurines de terre cuite. Toutefois, un emploi religieux n'est pas à exclure et, si tel était le cas, la transposition du profane au sacré, du contexte domestique au contexte rituel ou votif, témoignerait d'une complète appropriation et d'une assimilation du motif, qui ne serait plus alors perçu comme étranger mais comme tout à fait identitaire.

Les motifs ainsi créés sont issus des mêmes contextes et réalisés avec les mêmes techniques que les motifs locaux et s'insèrent dans le système de représentation local.

Transferts de techniques et de media

Les figurines et bols moulés du Deccan, pour leur part, manifestent un type d'appropriation un peu différent. Il semble que la technique du double moule apparaisse dans le Deccan avec les bols à godrons tout d'abord, puis avec les figurines. L'emprunt de la technique va de pair avec une production expérimentale, qui concerne un nombre restreint de sites et d'objets, au sein desquels on distingue une grande variété de motifs



Fig. 5. Bol moulé, découvert à Ter, conservé dans les réserves du Sonheri Mahal, Aurangabad.

et de styles, ne formant pas vraiment de séries et se limitant à cette région. Les motifs eux-mêmes, dans l'interprétation qui est faite du bol de type délien, en privilégient une forme proche des ornements locaux comme les lotus, visibles sur les reliefs des stūpas bouddhiques. Les godrons, associés à la rosette sur le fond du bol (**fig. 5**), évoquent les médaillons de lotus sur linteaux ou piliers que l'on trouve par exemple à Vaddamanu³⁷. En effet, ceux-ci alternent pétales pointus et pétales arrondis, de même que les deux motifs les plus fréquents sur les bols moulés. L'ornementation de ces bols trouve ainsi plus de sens et d'unité, par la représentation du motif sacré du lotus, d'autant plus que certains autres vases³⁸ sont décorés des symboles de bon augure bouddhiques (*aṣṭamaṅgala*)³⁹. Le motif du lotus, de même que les *aṣṭamaṅgala*, se retrouve par ailleurs fréquemment sur les moules en pierre destinés à des ornements en métal ou en terre cuite, notamment à Kondapur, Paithan et Ter. On se trouve donc en présence d'une appropriation choisie d'une forme et d'une technique assorties d'un motif local, pour un usage peut-être réservé aux offrandes et aux processions (ce qui reste une hypothèse, le contexte de ces trouvailles n'étant pas suffisamment précis).

Les figurines de terre cuite et de kaolin, extrêmement nombreuses sur certains sites du Deccan, représentent pour la plupart des visages indiens aux coiffes élaborées mais un petit nombre d'entre elles se démarque par une facture originale. Ce sont par exemple des visages d'hommes aux boucles bien dessinées retombant sur le front (**fig. 6**) ou portant des rouleaux sur les côtés, comme on peut en voir à Taxila (Afghanistan), des femmes à la chevelure tressée comme on en trouve en Grèce ou en Égypte, des visages d'enfants semblables aussi à Taxila ou Alexandrie, des figures de Nubiens, de Chinois, d'Indiens du Nord. Enfin, on trouve un groupe de figurines grotesques, dans le droit fil de la tradition des grotesques alexandrins. La figuration des *Yavana* n'est pas pour nous surprendre : nous avons évoqué leur présence à travers les inscriptions dans les grottes bouddhiques et leur implication dans les réseaux religieux et marchands. Il paraît dès lors possible qu'eux-mêmes aient effectué des offrandes votives à leur effigie ou bien que les habitants locaux les aient représentés en miniature à des fins ornementales ou ludiques. Sur un plan symbolique, les miniatures



Fig. 6. Figurine de terre cuite, Ter, musée Lamture (échelle 1/1).



Fig. 7. *Lajjā Gaurī*, Ter, musée Lamture.

ont souvent pour fonction, dans d'autres sociétés, de constituer un microcosme investi d'une puissance particulière sur le macrocosme qu'il représente⁴⁰. L'intégration symbolique de la totalité des types ethniques ou culturels qui pouvaient fréquenter la région fait dès lors sens, afin de suggérer à l'échelle du microcosme une réelle analogie avec le macrocosme.

Dans le Deccan également, une forme iconographique nouvelle apparaît dans les premiers siècles de notre ère ou un peu avant, dite « *Lajjā Gaurī* »⁴¹. Il s'agit de représentations de femmes probablement parturientes, accroupies et nues, la tête généralement omise ou remplacée par d'autres motifs, tel le *lingam*. Elles sont figurées le plus souvent sur de petites plaques de pierre ou de terre cuite (fig. 7). La localisation et la date de cette apparition suggèrent une connexion possible avec l'Égypte ptolémaïque, où des figurines de ce type apparaissent dès avant le milieu du II^e s. av. n.è.⁴², et dont le type perdure avec des évolutions et variantes jusqu'à l'époque romaine. Les parallèles iconographiques entre les exemplaires du Deccan et ceux d'Égypte pourraient trouver un terrain commun dans un culte de la fertilité présent des deux côtés. La nouvelle forme, se trouvant appropriée pour un concept déjà en usage, a pu être adoptée et adaptée localement, en changeant de technique : de la figurine en ronde-bosse, on dérive vers des plaques au décor en haut-relief.

Appropriations d'usages

Au Tamiḷakam, une série de bagues dont la forme est très distinctive apparaissent à l'époque Cēra dans la région de Karur : de section semi-circulaire, leur chaton, en forme de rectangle allongé, se prolonge sur un côté, soit en carré soit le plus souvent en demi-disque, pour inscrire un motif ouvragé. Elles forment une nouveauté pour la région, et même pour la péninsule, dans laquelle cette forme très spécifique n'est pas répandue. Or, elles constituent dans l'Empire romain une innovation issue d'un objet pratique : l'association de la clé de la maison et d'une bague pour la conserver avec soi⁴³. Elles sont fréquemment portées aux I^{er}, III^{er} et IV^{er} siècles⁴⁴. Il paraît probable que ces bijoux aient une parenté avec leurs homologues romains, tout en s'accompagnant de la création de motifs originaux, telles les bagues à décor de *pūrṇa ghaṭa*, de visage ou de *nāgarāja*. Ces objets seraient alors datés des I^{er}-III^{er} siècles, ou plus tard, et témoigneraient de l'adaptation de produits portés par les élites romaines aux coutumes des élites locales, dans une capitale régionale cosmopolite où un grand nombre de marchandises et de personnes de tous horizons ont vraisemblablement pu se côtoyer un temps.

Enfin, des bagues inscrites d'un nom, ou portant un emblème, ont été recensées aussi autour de Karur. Elles apparaissent au moment des contacts avec l'ouest. Or, cette coutume d'inscrire soit un symbole de la *gens* soit un nom propre sur le chaton d'une bague est en vogue dans le monde gréco-romain, en particulier pour les classes dominantes si ces bijoux sont en or. L'affirmation de la noblesse de sa lignée peut s'exprimer par le symbole de celle-ci, comme la figure de Victoire pour la *gens* Cornelia⁴⁵ par exemple. De même, les symboles du tigre ou du poisson que l'on observe sur certaines bagues de Karur pourraient évoquer les lignages Cōḷa et Pāṇḍya dont ces animaux étaient respectivement les emblèmes. Peut-être les élites tamoules ont-elles utilisé ces bagues inscrites et ces sceaux comme une affirmation dynastique ou bien simplement de prestige, donnant ainsi à ces objets des fonctions similaires à celles qu'elles occupaient dans l'Occident romain. L'exotisme de l'artefact ou l'aura des riches marchands de passage auront pu accroître la valeur symbolique du bijou. L'objet issu d'une coutume exotique est alors tout à fait assimilé, jusqu'à devenir possession identitaire, et la coutume elle-même est devenue partie prenante de l'organisation sociale locale.

Ainsi, les types d'appropriations diffèrent nettement selon les régions et le contexte social et politique. En Inde centrale, où les étrangers méditerranéens sont dans une certaine mesure intégrés dans le tissu social, les objets empruntés donnent moins lieu à une transformation profonde de leurs motifs qu'à une recontextualisation de leur signification. Intégrés au panthéon local ou aux rituels domestiques comme les figurines et les bols, partie prenante des croyances protectrices ou magiques comme les *bullae*, ces artefacts témoignent de l'adoption de formes, parfois à peine modifiées, auxquelles on confère une signification propre au contexte social et religieux local. Dans le Sud en revanche, où pillage et redistribution des richesses permettent de créer ou renforcer les élites locales, on remarque des types d'appropriations sur des supports plus luxueux que dans le Deccan : bijoux, sceaux, monnaies. Il semble que les imports étrangers de luxe puissent communiquer leur aura à leur nouveau propriétaire : les artefacts créés s'inspirent des imports mais n'en conservent pas nécessairement l'iconographie et leur associent souvent des motifs, une symbolique et un prestige tout à fait locaux, en s'appropriant les usages et pratiques liés à ces objets. À Sri Lanka, on assiste à un phénomène en quelque sorte intermédiaire : comme au Tamiḷakam, la plupart des objets témoignant d'appropriations relèvent d'un certain luxe et les *Yavana* ne sont pas présents sur les inscriptions de dons à la communauté bouddhique. En revanche, les motifs insérés sur ces objets empruntent des attributs et des styles méditerranéens – jeune femme drapée, *lajjā-gaurī* – créant des formes syncrétiques sur des supports nouveaux. Ainsi, bien qu'extérieurs aux réseaux sociaux existant avant le IV^e siècle, les *Yavana* sont pourtant intégrés à la représentation du monde sur certains artefacts. Matériellement absents mais symboliquement inclus, ils montrent qu'on se trouve bien à la croisée des chemins entre le Deccan et le Tamiḷakam.

ARIANE DE SAXCÉ a effectué sa thèse sur les échanges commerciaux et culturels entre le monde méditerranéen et l'Asie du Sud dans l'Antiquité (III^e s. av. n.è. – VII^e s. de n.-è). Elle vient d'achever un post-doctorat (Hastec/EPHE) dans lequel elle élargissait ses recherches au Haut Moyen Âge et aux témoignages d'interactions religieuses à Sri Lanka et en Inde du Sud.

NOTES

1. Strabon II, 3, 4 : aventure du marin et marchand Eudoxe de Cyzique qui, à la fin du règne de Ptolémée VIII Évergète II Physcon (182-116 av. n.è.), est dit avoir appris d'un naufragé indien la navigation vers l'Inde et être revenu de cette première expédition avec des plantes aromatiques et des pierres précieuses.
2. A. de Saxcé, « Routes maritimes et contacts culturels entre la Méditerranée et l'Asie », dans P. Leriche (éd.), *Arts et civilisations de l'Orient hellénisé*, Paris, Picard, 2014, p. 270-283 et pl. 29-30.
3. Posidonius, d'après Pline, VI, 57.
4. A. Tchernia, « Moussons et monnaies : les voies du commerce entre le monde gréco-romain et l'Inde », dans *Les Romains et le commerce*, Naples, Centre Jean Bérard, 2011, p. 289-314.
5. L. Casson, « Ancient Naval Technology and the Route to India », dans *Rome and India: The Ancient Sea Trade*, Madison (Wis.), University of Wisconsin Press, 1991, p. 8-11.
6. A. Foucher, *L'Art gréco-bouddhique du Gandhāra : étude sur les origines de l'influence classique dans l'art bouddhique de l'Inde et de l'Extrême-Orient*, Paris, Leroux, 1905.
7. Śilappadikāram, V, 10 ; K. Zvelebil, « The Yavana in Old Tamil Literature », *Charisteria Orientalia*, Prague, Československé akademie věd, 1956, p. 401-409, p. 405 ; P. Meile, « Les Yavana dans l'Inde tamoule », *Journal asiatique*, 232, 1940, p. 85-123, p. 113 : « les demeures des Yavana, dont la prospérité ne connaît pas de déclin ».
8. *Mullaippāṭṭu*, v. 59-61 ; Zvelebil, « The Yavana in Old Tamil Literature », p. 404.
9. *Maṇimēkalai*, XIX, v. 108, pour la construction d'un pavillon ; Zvelebil, « The Yavana in Old Tamil Literature », p. 406.
10. *Perunkatai*, I, 17, v. 175, à propos d'une lampe ; Zvelebil, « The Yavana in Old Tamil Literature », p. 407.
11. R. Champakalakshmi, *Trade, Ideology, and Urbanization: South India 300 BC to AD 1300*, Delhi, New York, Oxford University Press, 1996, p. 14.
12. R. Rajamani, *Society in Early Historic Tamilakam*, Delhi, Bharatiya Kala Prakashan, 2009, p. 88.
13. Pour les monnaies notamment : S. Suresh, *Symbols of Trade: Roman and Pseudo-Roman Objects Found in India*, New Delhi, Manohar, 2004.
14. Pour les figurines de terre cuite : P. Brancaccio, « Satavahana Terracottas, Connections with the Hellenistic Tradition », *East and West*, déc. 2005, 55, n° 1-4, p. 55-69 ; pour les céramiques moulées : V. Begley, « Ceramic Evidence for Pre-Periplus Trade on the Indian Coasts », dans *Rome and India: The Ancient Sea Trade*, p. 157-196.
15. M. Espagne, M. Werner, « La construction d'une référence culturelle allemande en France. Genèse et Histoire (1750-1914) », *Annales ESC*, 1987, 4, p. 969-992.
16. S. Gruzinski, *La Pensée métisse*, Paris, Fayard, 2002.
17. Voir M. Baxandall, *Formes de l'intention, sur l'explication historique des tableaux*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1991, p. 107, pour son énumération de nombre d'attitudes possibles hors de la sphère de l'influence.
18. D. Berthet (éd.), *Art et appropriation : colloque organisé par le centre d'études et de recherches en esthétique et arts plastiques, Pointe-à-Pitre, décembre 1996*, Petit-Bour, Ibis rouge, 1998.
19. Expression choisie par Begley, « Ceramic Evidence for Pre-Periplus Trade on the Indian Coasts », et par S. I. Rotroff, *Hellenistic Pottery: Athenian and Imported Moldmade Bowls*, Princeton (NJ), American school of classical studies at Athens, 1982, p. 3.
20. Sur les sites de Bhokardan, Nevasa et Ter : S.B. Deo, *Excavations at Bhokardan 1973*, Nagpur, Nagpur University, Marathwada University, Aurangabad, 1974 ; H. D. Sankalia et al., *From History to Pre-history at Nevasa: 1954-56*, Pune, Deccan college postgraduate and research institute, 1960 ; B. N. Chapekar, *Report on the Excavation at Ter (1958)*, Pune, B. N. Chapekar, 1960.
21. A. Laumonier, I. Athanassiadi, *Exploration archéologique de Délos : faite par l'École française d'Athènes*, Athènes, de Boccard, 1977, p. 4.
22. Rotroff, *Hellenistic Pottery*, p. 4.
23. J. W. Hayes, *Greek, Roman, and Related Metalware in the Royal Ontario Museum: A Catalogue*, Toronto, Royal Ontario Museum, 1984, p. 59, n° 83-86.
24. Pour exemple, un peson de balance conservé à la Getty Villa, numéro d'inventaire 96.ac.156, appartient à la catégorie des grotesques, que l'on trouve à Alexandrie et dans le Deccan.
25. Monnaie au musée de Paithan ; R. Nagaswamy, *Roman Karur*, Madras, Brahad Prakashan, 1995, p. 33, et planche associée.
26. Nagaswamy, *Roman Karur*, p. 33.
27. A. Maiuri, « Statuette Eburnea Di Arte Indiana a Pompei », *Le Arti*, 1939, 1, n° 2.
28. Le « trésor » de Kolhapur consiste en un ensemble de bronzes découverts sur ce site et se compose de 47 objets, au sein desquels 10 sont des imports : une figurine de Poséidon, un *emblemata* figurant Persée et Andromède, des oenochoés, des anses et des bassines, découverts dans un contexte daté de façon très large de l'époque Sātavāhana mais attribués plus précisément au I^{er} siècle de n.è., à l'exception du Poséidon, grâce à des parallèles avec des objets issus d'un contexte stratifié sûr.
29. C. Metzger, *Musée du Louvre, bijoux grecs, étrusques et romains*, Paris, Éditions des Musées Nationaux, 1976, p. 9, fig. n° 13 ; voir aussi, pour l'Italie au VI^e-V^e siècle, F. H. Marshall, *Catalogue of the Jewellery, Greek, Etruscan, and Roman: In the Departments of Antiquities, British Museum*, Londres, Trustees of the British Museum, 1911, n° 2196-2197.
30. Ornaments d'oreilles découverts aussi au Tamil Nadu, collection privée.
31. G. Lecuyot, « Un Harpocrate Bactrien », dans *Bulletin of the Asia Institute. Alexander's Legacy in the East. Studies in Honor of Paul Bernard*, Bloomfield Hills (Mich.), Asia Institute, 1998, p. 115.
32. F. Hiebert, P. Cambon, *Afghanistan, Crossroads of the Ancient World*, Londres, British Museum Press, 2011, p. 207, cat. 113. Pour un exemple égyptien, voir E. P. Breccia, *Terrecotte Figurate Greche e Greco-Egizie Del Museo Di Alessandria, 1*, Bergamo, Officine dell'Istituto italiano d'arti grafiche, 1930, p. 38, n° 117.
33. Voir par exemple Skanda-Kārttikeya, Gandhāra, II^e-III^e siècle, British Museum, inv. 1899,0609.6 : http://www.britishmuseum.org/research/collection_online/collection_object_details.aspx?objectId=225451&partId=1, site consulté le 25.03.18.
34. T.S. Sridhar (éd.), *Archaeological Antiquities, a Catalogue (with*

Special Reference to Terracotta, Chennai, Department of Archaeology, Government of Tamil Nadu, 2009, p. 67, 97.

35. La plupart originaires de la région du Fayoum : E. P. Breccia, *Terracotte Figurate Greche e Greco-Egizie Del Museo Di Alessandria*, 2, Bergamo, Officine dell'Istituto italiano d'arti grafiche, 1934, p. 44.

36. Relief du temple Kailasanatha, d'époque Pallava, VII^e-VIII^e siècle.

37. T. V. G. Sastri, M. Kasturi Bai, M. Veerender, *Vaddamanu Excavations (1981-85)*, Hyderabad, Birla Archaeological and Cultural Research Institute, 1992, p. 226, 235.

38. Bols de Paithan et Kondapur.

39. Sastri, Kasturi Bai, Veerender, *Vaddamanu Excavations (1981-85)*, p. 246, 249 : poisson, *srivatsa*, *chakra*, *purna ghata*, *triratna*, *kalpa-vṛkṣa*, *pushpa caitya* et *swastika*.

40. P. Descola, « Un monde enchevêtré », dans *La Fabrique des images : visions du monde et formes de la représentation*, Paris, Somogy, 2010, p. 176.

41. A. Nath, « Lajjā Gāuri and Her Possible Genesis », *Lalit Kalā, Bombay*, 1990, 25, p. 42.

42. L. Török, *Hellenistic and Roman Terracottas from Egypt*, Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 1995, p. 132.

43. J. Spier, *Byzantium and the West: Jewelry in the First Millenium*, Londres, Paul Holberton, 2012, p. 40, fig. 1.1.

44. Spier, *Byzantium and the West*, p. 38-45.

45. U. Scamuzzi, « Studio Sulla Mummia Di Bambina, Cosidetta 'Mummia Di Grottarossa', Rinvenuta a Roma, Sulla Via Cassia, Il 5-2-1964 », *Rivista Di Studi Classici*, 1964, XII, n° 3, p. 269.